

Marie Stuart
Monologue lyrique

Étienne DE JOUY

On suppose que la scène se passe dans la prison de Tewksbury, pendant la nuit qui précéda le jour où l'infortunée reine d'Écosse périt sur un échafaud.

Quelle nuit ! ... Quel songe pénible !...
J'achève un douloureux sommeil !...
Hélas ! la vérité, plus triste, plus terrible,
M'attendait au réveil.

Dans les fers je m'agite encore ;
Mais le trépas bientôt les brise sans retour :
Le premier rayon de l'aurore
Doit éclairer mon dernier jour...

Dans la profondeur des nuages
J'entends la foudre au loin mugir ;
Le ciel, par la voix des orages,
De mon destin vient m'avertir.
Autour de ma retraite obscure,
Les vents, avec un long murmure,
Font retentir ces mots : ... Marie, il faut mourir !...

Après tant de souffrance,
Un supplice cruel, voilà mon espérance !
Recevez mes tristes adieux,
Voûtes sombres, séjour d'alarmes,



Muets témoins des larmes
Qui coulent de mes yeux.

*Adieu si doux pays de France¹,
Berceau de mon heureuse enfance,
D'où le sort voulut me bannir :
Ô ! ma patrie,
La plus chérie,
Donne à Marie
Un souvenir.*

Et toi, de mes tourments artisan détestable,
Perfide Elisabeth, tu jouis de mes pleurs !
Dix-huit ans de malheurs
De ta vengeance infatigable
N'ont pu désarmer les fureurs !...

Viens assister à mon supplice,
Que mon trépas comble tes vœux,
Et par le plus lâche artifice
Que ta haine encor me noircisse
Chez nos derniers neveux.
Tu ne saurais tromper la justice éternelle,
Indulgente à l'erreur et terrible aux forfaits ;
Tu lui rendras compte, cruelle,
Des maux affreux que tu m'as faits.

Que vois-je ?... une clarté fatale
A pénétré dans cette tour !...
Et déjà l'aube matinale
Au monde ramène le jour.

J'écoute... on approche... on m'appelle !...
C'est la mort qui s'offre à mes yeux !...
Un dieu met dans mon sein une force nouvelle,
Mon âme s'affranchit de sa chaîne mortelle,
Et, brillante d'espoir, s'élève vers les cieux.

¹ Les vers en italique sont de Marie Stuart elle-même.